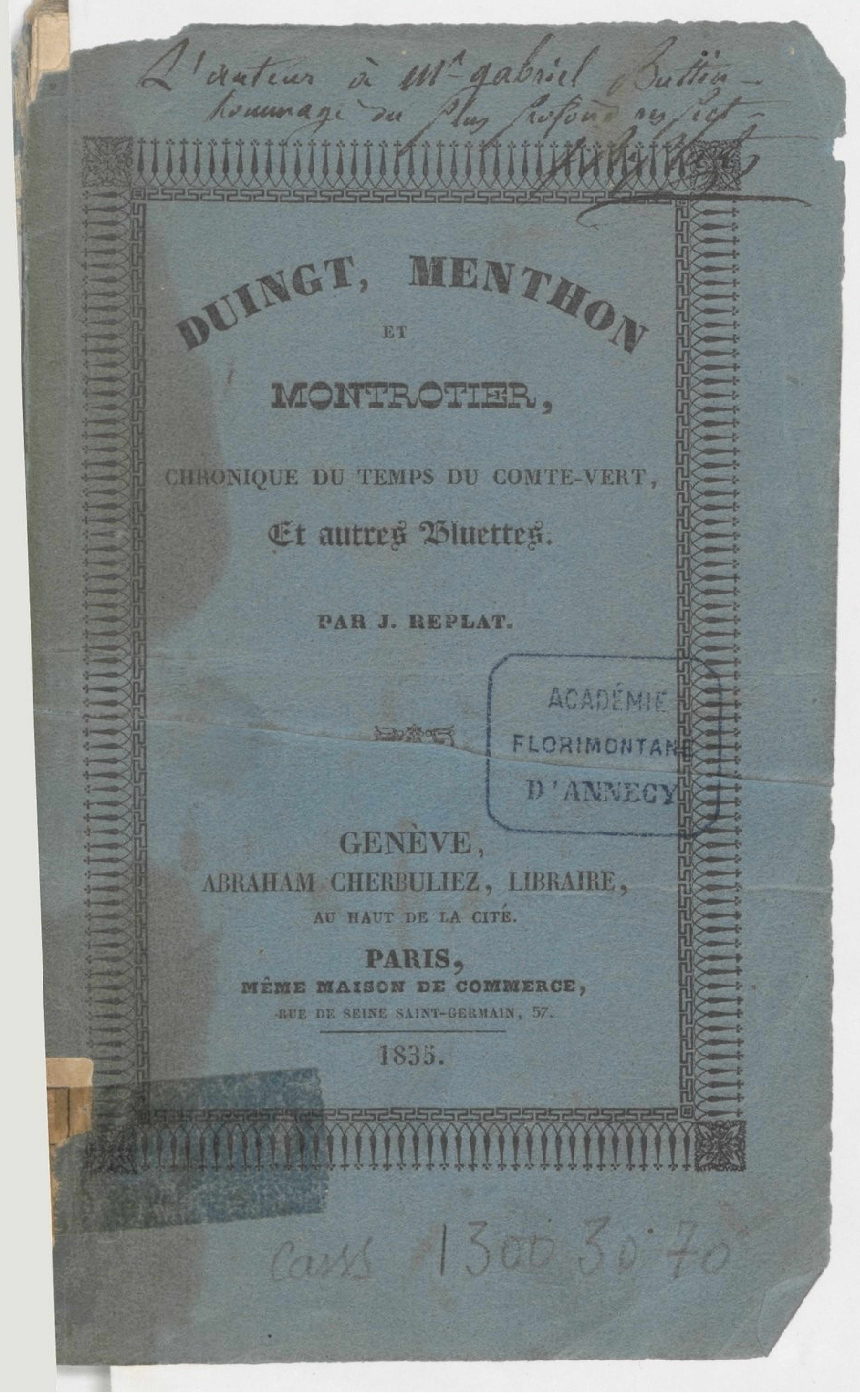
Duingt, Menthon et Montrotier, chronique du temps du Comte-Vert, et autres bluettes / par J. Replat



Replat, Jacques (1807-1866). Auteur du texte. Duingt, Menthon et Montrotier, chronique du temps du Comte-Vert, et autres bluettes / par J. Replat. 1835.



L'auteur à Mr Gabriel Buttin — hommage du plus profond respect J. Replat

DUINGT, MENTHON ET MONTROTIER,

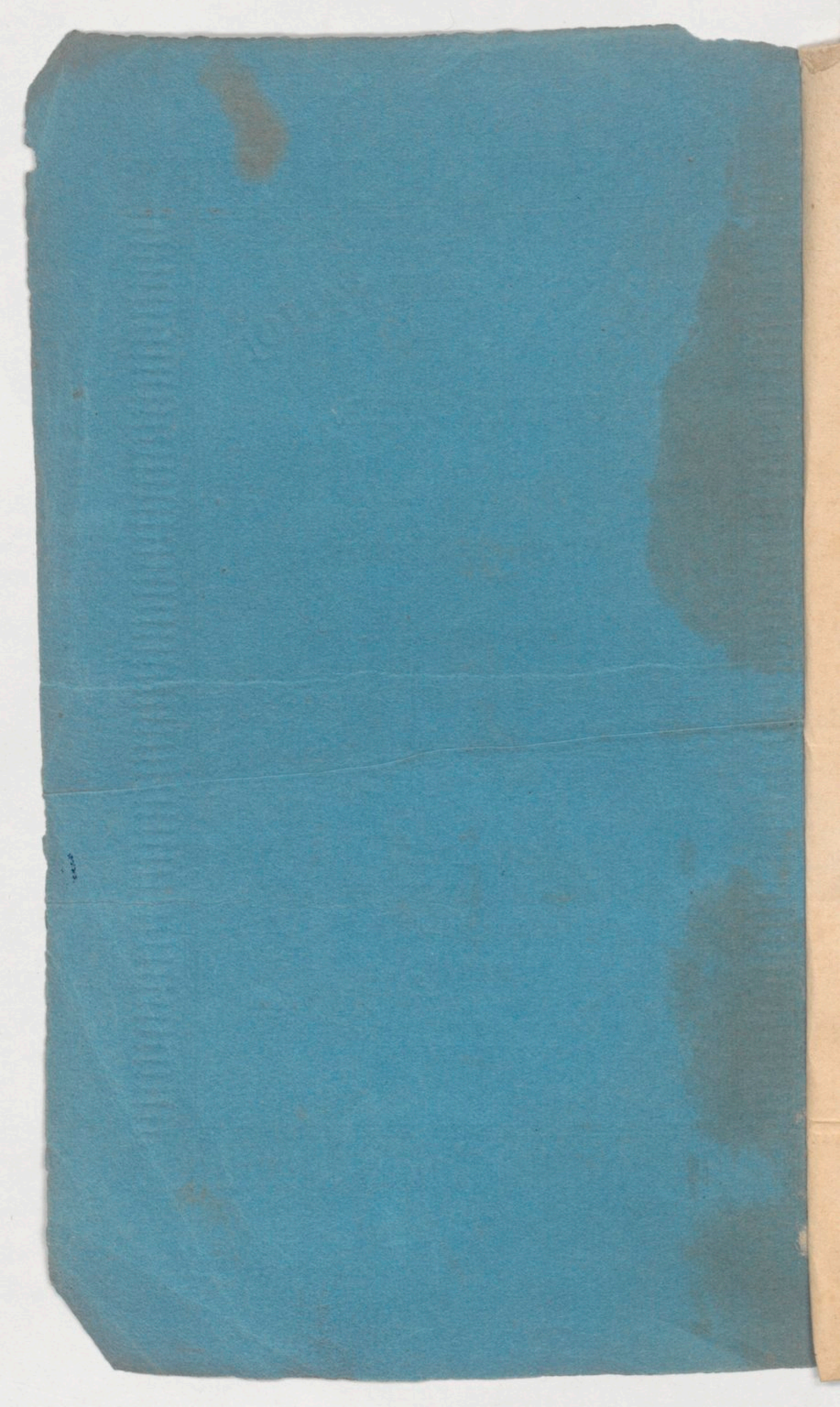
CHRONIQUE DU TEMPS DU COMTE-VERT,

Et autres Bluettes.

PAR J. REPLAT.

GENÈVE,
ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE,
AU HAUT DE LA CITÉ.
PARIS,
MÊME MAISON DE COMMERCE,
RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, 57.

1835.



Duingt, Menthon

ET

MONTROTIER,

CHRONIQUE DU TEMPS DU COMTE-VERT,

ET AUTRES BLUETTES.

GENÈVE. -- DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

DUINGT, MENTHON

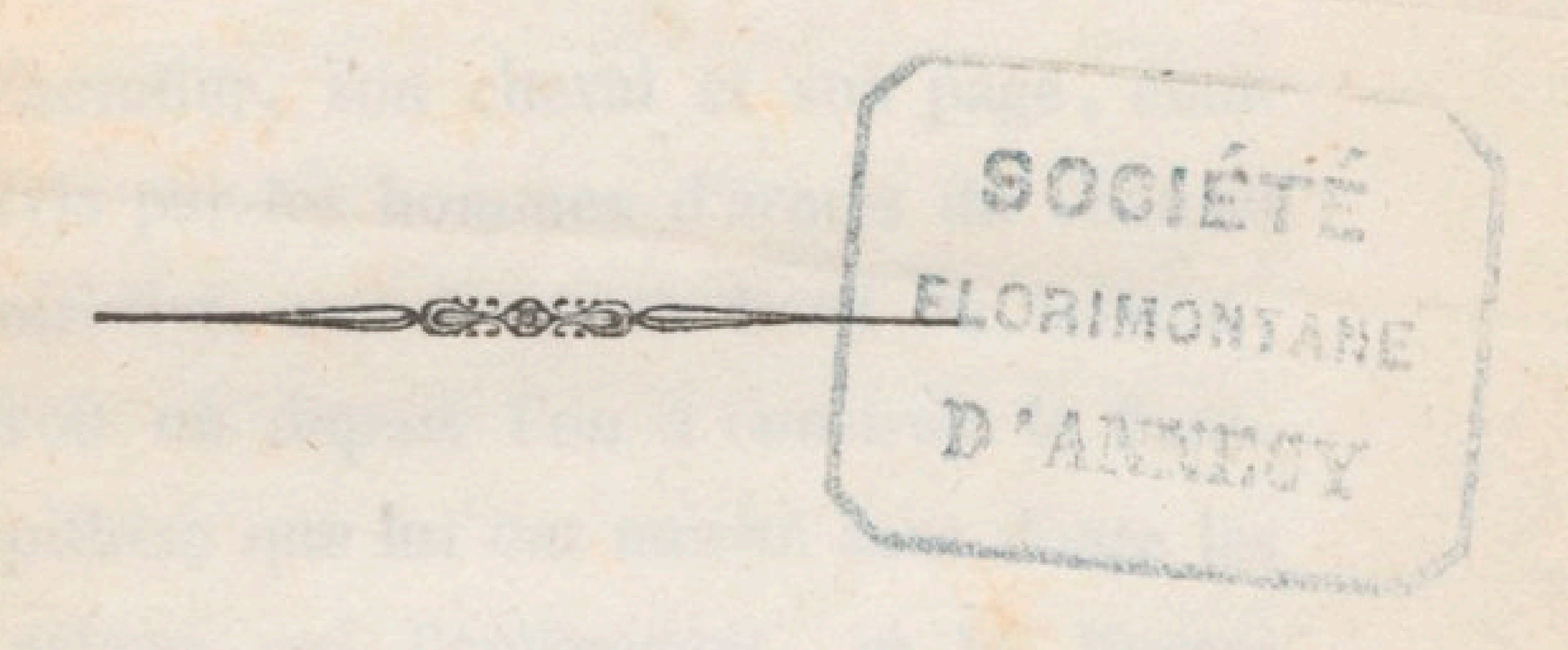
ET

MONTROTIER,

CHRONIQUE DU TEMPS DU COMTE-VERT,

Et autres Bluettes.

PAR J. REPLAT.



GENÈVE,
ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE,
AU HAUT DE LA CITÉ.
PARIS,
MÊME MAISON DE COMMERCE,
RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, 57.

1835.

Un chevalier, son cheval et son page, étant poursuivis par les hommes d'armes du château de Montrotier, arrivèrent au bord du torrent, à l'endroit où depuis l'on a construit le Pont-Vert, épithète que lui ont mérité sans doute les beaux arbres qui l'ombragent, et les lierres grimpans qui festonnent ses parapets : les fugitifs se trouvent ainsi placés entre un précipice horrible et les armes de l'ennemi; le chevalier n'hésite pas, il lance son cheval d'un roc à l'autre au-dessus de l'abîme; mais le page, qui n'avait pas même la monture de Sancho-

Pança pour se sauver avec son maître, s'attache à la queue du cheval au moment où il quitte le rocher, et tous deux auraient infailliblement péri, si, avec une présence d'esprit merveilleuse, le chevalier ne s'était défait de son compagnon incommode, en lui passant son épée au travers du corps.

Cette tradition a été reproduite dans la catastrophe qui termine le quatrième chant, et elle a donné la première idée de cette chronique : pour tout le reste, je me suis, comme Sterne, abandonné à la Providence, et livré doucement au plaisir de conter.

J'ai voulu faire une œuvre poétique dans le goût des poètes du treizième siècle, ces fidèles échos de l'impression du moment, et comme eux j'ai versifié sans méthode, sans art et sans but, sans autre règle que mon caprice : aussi mon ouvrage n'est-il qu'un conte un peu sombre, un peu tendre, un peu fantasque, mais qu'importe? Quel enfant n'a pas écouté avec délice les longues histoires de fées ou de revenans, débitées au coin du feu, dans les longues soi-

rées d'hiver? Qui de nous ne s'est pris à rêver aux chants de sa nourrice, ou aux brillantes magies des *Mille et Une Nuits?* N'a-t-elle pas ses charmes, cette vague sensation, mélange confus de plaisir et d'effroi que nous causent les merveilleux récits des temps passés? On est sous l'empire des illusions, et l'on ressemble à cet homme qui ne dort pas encore, mais que les songes touchent déjà du bout de leurs ailes.

Pour ma part, j'avoue à ma honte que

> Si Peau d'Ane m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Avec la jouissance d'un grave conteur qui rit dans sa barbe en s'écoutant parler, j'ai eu la jouissance non moins douce de chanter les sites de mon pays; mais les faits des localités sont connus de peu de monde; ils nécessitent toujours des explications, et je n'ai su en épargner l'ennui à mes lecteurs.

DUINGT, MENTHON

ET

MONTROTIER.

Prélude.

Pâtre, dis-moi qui réside en l'enceinte
De ce manoir dont si haute est la tour?
(MILLEVOIE, *Ballade.*)

Pour les châteaux, épars sur nos vertes collines,
Le temps s'est arrêté, muet, sans souvenir;
Et l'œil indifférent néglige ces ruines,
Dont les noms ignorés manquent à l'avenir;

L'écho n'a pas gardé les accens de victoire
Qui troublèrent jadis la paix de nos vallons;
Les ménestrels n'ont pas célébré leur histoire,
Pour un soleil plus doux ils gardaient les chansons:
Et pourtant ces hautes murailles
Ont vu briller le fer des preux;
Elles ont retenti des clameurs des batailles;
La folle joie humaine ici formait ses jeux!...
De nobles cœurs battaient sous la mâle cuirasse,
Des cimiers élégans s'agitaient avec grace,
Où le lierre en festons est venu s'enlacer,
Où le pâtre oublieux s'arrête.... sans penser!
Aux fenêtres de ces tourelles
Que de fois, au déclin du jour,
De beaux yeux, se mourant de flammes éternelles,
Ont répandu des pleurs d'amour!
Hélas! des vieux châteaux, l'honneur de nos montagnes,
Le temps a dispersé les nobles écussons;
Et dans la poudre des campagnes,
Chaque jour fait crouler la pierre des donjons;
L'impitoyable temps des tours seigneuriales
A courbé sur le sol les faîtes orgueilleux...
Mais il a reculé devant l'ombre des preux,

Sa faux n'a pas atteint les cîmes féodales
Où, veuve d'augustes rivales,
La tour de Montrotier se dresse vers les cieux....
Comme sur un champ de carnage,
Au milieu des drapeaux et des chars renversés,
Encor debout, un blanc panache
Flotte sur les casques brisés!

Salut à Montrotier! à sa tour solitaire!
A son vallon chéri, plein d'ombre et de mystère!...
Sous des rochers rompus, se roulant avec bruit,
L'onde rugit, se brise; et sa blonde poussière
Sème sur le vallon l'épouvante et la nuit :
Alors la grande tour d'un brouillard est voilée!...
Alors qu'un vent du nord murmure dans les bois,
On entend par les airs pleurer d'étranges voix!...
Jeune pâtre de la vallée,
D'une dame des anciens jours
Conte-moi les tristes amours.

PREMIER CHANT.

Le Départ.

LE DÉPART.

Merci, gentilles jouvencelles,
M'avez reçu dans le châtel.
Soyez gentilles autant que belles,
Saurez les chants du ménestrel.
(Madame TASTU.)

Air pur, air libre des montagnes !
Ombrages frais et clairs ruisseaux !
Douces retraites des campagnes !
Adieu !... la gloire ailleurs creusera leurs tombeaux...

Au loin du Comte-Vert l'étendart se déploie,
Il porte la croix blanche au pays Sarrazin;
Le ban, l'arrière-ban des féaux de Savoie,
Autour de lui groupés, forment un mur d'airain;
Au tournois où l'Europe à défié l'Asie
Les joutes vont s'ouvrir.... aventureux guerriers,
Accourez bravement où l'honneur vous convie!

Enguerrand de Menthon de ces lointains dangers
Veut partager aussi la belliqueuse chance
Et contre les païens rompre plus d'une lance :
Dans la cour du château déjà pressent leurs rangs
Les vassaux bons archers, les hardis hommes d'armes;
Et des nobles coursiers les fiers hennissemens
Paraissent provoquer de lointaines alarmes.

Pourquoi, lorsque déjà l'âge de blancs flocons
A paré ses cheveux, quittant de ses ancêtres

Le paisible manoir et les abris champêtres,
Le châtelain a-t-il chaussé les éperons?
Veut-il contre l'enfer gagner des indulgences?...
Non : Enguerrand craint peu les menaces des clercs;
Et jamais à leurs pieds son front chargé d'hivers
N'a courbé sous la foi des saintes récompenses :
Mais avant que son bras, sous le tombeau gisant
Repose, il veut ouïr la trompette sonore,
Préluder aux combats; il veut brandir encore
Son glaive, tout chargé de lauriers et de sang!
Jamais le charme d'un sourire
Ne colore les traits du sombre châtelain;
On dirait qu'un fantôme au regard incertain
Agite dans ses yeux les rêves du délire;
De convives jamais un turbulent essaim
Ne s'assied à sa table, et jamais un long rire
Ne circule en éclats sur ses coupes de vin;
Et l'on rapporte aussi, qu'aux pleurs abandonnée,
Sa jeune épouse infortunée
Implorait vainement la faveur des amours :
Aux appels de sa bouche
Les baisers restaient sourds,
Et bientôt son maître farouche

A flétri cette fleur qui, lasse de sa couche,
Dans la tombe a porté le deuil de ses beaux jours!..

Isaure, triste fruit de cet hymen sauvage,
Des caresses d'un père ignore la douceur;
Des cyprès maternels un funeste héritage
Jette sur son front pâle une ombre de douleur.
Pourtant ses blonds cheveux à l'air qui les dénoue
Cèdent négligemment; son sourire est si pur!...
De bonheur sur sa bouche une promesse joue,
Et ses yeux d'un beau ciel réfléchissent l'azur;
Mais d'un trouble secret la vague rêverie
A-t-elle soulevé les trésors de ton sein?
Pourquoi négliges-tu les fleurs de la prairie!
Isaure! d'un regard la fatale magie
Aurait-elle obscursi les roses du matin?
Imprudente! il y va du bonheur de ta vie...
Garde-toi du sire de Duingt!

Enfant! ignores-tu des haines de famille
Les terribles sermens, les sanglantes fureurs?
Si l'amour t'approchait, tes lèvres, jeune fille,
Puiseraient des poisons dans sa coupe de fleurs!...

Mais Isaure, au milieu de nombreuses cohortes,
Qui du vieux Montrotier déjà passent les portes,
Vient chercher l'adieu du départ,
Et jette un triste et long regard
Sur son père : couvert de sa cotte-de-mailles,
Le fougueux et fier suzerain
Monte son coursier noir, vétéran des batailles,
Qui bondit sous sa main;
Il dit : « Ma fille, Dieu vous garde! »
Il presse dans son gant les mains de son vieux barde,
Puis se détourne, et part!...

Ce vieux barde est Edmond, que, pendant son absence,
Enguerrand investit du glaive et de la hart,

Terribles instrumens de sa haute puissance.

Une fée aux yeux bleus rencontra vers le soir
Edmond qui, jeune alors, rêvait par les campagnes.
De la fée il reçut la lyre des montagnes;
Un baiser l'instruisit dans l'art du gai savoir.
Aujourd'hui le grésil couvre sa chevelure;
Sa voix des chants d'amour n'a plus rien retenu,
Seulement quelquefois d'une légende obscure
Il murmure à l'écart quelque mot inconnu...
Ce chant mystérieux, que dit-il? on l'ignore :
Serait-ce un amer souvenir
D'une trop longue vie? Un secret prêt d'éclore
Des profondeurs de l'avenir?

Cependant, des croisés la dernière fanfare
A troublé les échos des murs de Montrotier;
On n'entend plus au loin qu'un torrent qui s'égare,
Ou le son triste et lent des refrains du berger.

Bien des fois le soleil, au bout de sa carrière,
A de pâles reflets clair-semé la bruyère
Depuis que ce départ a troublé le vallon,
Et comme une colombe au toit du vieux donjon
Suspend son nid fragile et mouvant à l'orage,
Dans la sombre tourelle Isaure voit ses jours
Naître et passer, et son jeune âge
Se berce doucement au rêve des amours.

Un soir, la foule émerveillée
Des varlets, tous groupés sous le foyer noirci,
Ecoutait, pour charmer l'éternelle veillée,
De géans, de sorciers un magique récit;
Un orage grondait; la fenêtre en ogive
Criait aux coups du vent; neige et pluie à longs flots
Tombaient, lorsque soudain d'une bouche plaintive,
Et du pied de la tour, s'élevèrent ces mots :

« Hommes heureux, qu'un toit protége
» Contre la tourmente et la neige,
» Ouvrez! J'ai perdu mon chemin :
» Aux moines joyeux de Talloires
» Je fis mes adieux ce matin;
» Ouvrez! je vous dirai de leurs bonnes histoires...
» Ouvrez, ouvrez au pélerin!

» Je suis trempé, foi d'honnête homme!
» Quoique jeune, j'ai visité
» Les saints et les tombeaux de Rome;
» Je donnerai, pour prix de l'hospitalité,
» Un chapelet, le Pape en a béni la graine;
» De pardons ma besace est pleine,
» Ouvrez-moi donc par charité!

» Voyageur, j'ai couru la France,
» Beau pays de gloire et d'amour;
» Sous les amandiers de Provence,

» Où les belles tiennent leur cour,
» J'ai chanté plus d'une romance,
» Et j'ai gagné mainte indulgence.
» Ouvrez au pélerin, ouvrez au troubadour! »

D'Edmond, qui l'écoutait, ces dernières paroles
Ont fait vibrer la harpe; elles touchent son cœur;
La damoiselle aussi veut ouïr le chanteur;
On ouvre... On a bien tort : diseur de fariboles,
Hélas! un troubadour n'est parfois qu'un trompeur.
Celui-ci de bourdon n'avait d'autre qu'un glaive :
Il entre; près du feu dépose son manteau;
Dit : « Merci! » puis commence un gentil fabliau;
Il chante. Cependant, sous un bord qu'il soulève
De son large chapeau,
Brille un œil grand et noir, et dont la vive flamme
Par côtés s'échappe souvent
Vers Isaure... Pourquoi rougis-tu, noble dame?
Le menteur pélerin serait-il ton amant?

DEUXIÈME CHANT.

Les Amours.

LES AMOURS.

Dès qu'on l'a vu, son absence est affreuse;
Dès qu'il revient, on tremble nuit et jour;
Souvent enfin la mort est dans l'amour;
Et cependant.... Oui, l'amour rend heureuse!

(Madame DESBORDES-VALMORE.)

Si d'un Dieu créateur la puissance féconde
N'avait formé l'amour, des cieux rayon divin,
Sur la terre stérile, aveugle pélerin,
Triste jouet battu des autans et de l'onde,

L'homme irait au néant, sur la foi du hasard;
Son seul but serait l'or, de l'or toujours!.. ce monde
Ne présenterait plus qu'un immense bazar :
Mais la parole d'une amie,
Charme de celle-ci, gage d'une autre vie,
Agrandit la pensée, anoblit tous les cœurs;
La femme tendrement aimée
En souriant sèche nos pleurs,
Au milieu des écueils dont la route est semée,
C'est l'ange gardien dont l'aile parfumée
Balance autour de nous les lauriers et les fleurs.

Au château retenu, grace au terrible orage
Qui de Fier en courroux inondait le rivage,
Loïs, pélerin-troubadour,
Au château resta plus d'un jour;
D'ailleurs le vieux Edmond était sans défiance,
Les chansons de Loïs, de son adolescence
Lui rappelaient parfois les accords fortunés;
Et quand d'un beau soleil les arbres couronnés,
Eurent d'un temps propice annoncé la venue,

Edmond voulut encore que le jeune étranger
Retardât son départ : à Loïs inconnue,
La terre du manoir était à visiter.

Sur les petits sentiers tournans sur la colline,
Sous les immenses bois, dont l'ombre se dessine
Et flotte comme un voile au fond des blanches eaux,
Le troubadour suivit sa mie
Qui, tremblante et ravie,
Le conduisit loin des hameaux :
Sa blonde chevelure
A l'air frais s'épandait;
Ses yeux erraient pensifs des fleurs à la verdure;
Au sourire de la nature
Sa bouche répondait.
Quand d'Isaure le pied timide
Glissait sur le sentier rapide,
Loïs contre son cœur la pressait à demi,
Et lors la gente damoiselle
Dans un baiser furtif murmurait : « Doux ami ! »
Loïs était heureux.... Et qu'Isaure était belle !

Leurs lèvres se disaient : « Toujours ! »
De leurs jeunes amours
Ils allaient, ils allaient contant la longue peine....
« Troubadour, sois fidèle! » — « Aime-moi, châtelaine! »
Ils allaient, ils allaient lentement et tout bas...
Car lorsqu'on a beaucoup à dire,
On va, comme du bord le flot qui se retire,
A basse voix, à petits pas.

De la montagne dans la plaine
Avec les neiges descendus,
Les débris noueux d'un vieux chêne
Entre deux grands rochers s'arrêtent suspendus;
Ils forment un étroit passage,
Où la bergère du village
Pose le pied avec effroi,
Puis recule, en met deux; puis son jeune courage
S'aventure bardé du signe de la croix;
Les deux amans, assis sur ce rivage austère,
Se croyaient tout seuls sur la terre;
Là, point d'œil indiscret n'épiait leurs aveux,

Ils échangeaient avec mystère
De longs baisers..... de longs adieux.....

« Adieu toute ma vie ! » — « Adieu ma douce dame ! »
— « Seule, seule avec toi... je respire ton ame. »
— « La tienne est un parfum d'amour et de bonheur !.. »
— « Le bonheur !.. mais hélas ! on dit, de par le monde,
» Qu'il est plus inconstant, plus rapide que l'onde
» Qui sous ces noirs rochers s'engouffre avec fureur !.. »
A ces mots, tous les deux penchèrent, dès la cime
Du rivage élevé, leurs regards sur l'abîme....
Et quel triste présage ! un vertige soudain
Sans doute les saisit, car au fond du ravin
Sous une eau livide et sanglante,
Passaient et repassaient des lambeaux déchirés...
Isaure a reculé d'horreur et d'épouvante
Vers Loïs, qui l'emporte en ses bras égarés !

Alors du vieux Edmond, aux lambris suspendue,
La harpe, qui dormait poudreuse et détendue,

A frémi tout à coup.... et l'écho de la tour
S'éveille avec un bruit épouvantable et sourd !
Une corde est brisée : Edmond avec tristesse
Soulève un regard terne où rêve la douleur,
Et balance la tête en signe de malheur :
Peut-être que la fée, autrefois sa maîtresse,
Lui contera le sort; et pour le prévenir,
Edmond va consulter dans sa retraite sombre
L'esprit mystérieux, fantôme d'air et d'ombre,
Qui sait dévoiler l'avenir.

Il est près du manoir une grotte profonde
Où du torrent l'eau vagabonde
Jadis aimait à s'égarer;
Un jour, quand grondera la tourmente civile,
Cette grotte offrira la paix de son asile
Aux malheurs d'un noble étranger :
La mousse a préparé sa couche de verdure;
Une source jaillit avec un doux murmure,
Et remplit de ses flots la coupe du rocher :

C'est là que pour long-temps Blanche s'est endormie ;
Blanche du barde était l'amie.

Fée au souris malin, portant léger manteau,
Vive, petite et frétillante,
Naguère on la voyait dans maint et maint château
Jouer plus d'un bon tour ; ou sylphide agaçante
Le soir elle dansait sur l'herbe du préau ;
Ou sous le capuchon d'une vieille grondeuse,
Avec le dos en voûte et la jambe cagneuse,
Elle se conviait aux fêtes des seigneurs,
D'un banquet fastueux pourfendait l'allégresse,
Et sur le berceau d'une altesse
Jetait des sorts avec des fleurs :
Des moines lutinant la paresse engourdie,
Et pour toute la nuit leur donnant l'insomnie,
Elle branlait bien fort la cloche du moutier;
Du chevalier félon et traître à son amie,
Elle faussait le glaive, ou brisait le cimier;
Des beaux pages à leurs marraines
Elle portait les billets doux ;

A l'oreille des suzeraines
Donnait l'heure des rendez-vous.

Un jour, d'un coup de sa baguette,
Sur le milieu du lac elle a jeté le faîte
Et les tours, le châtel et le riant jardin,
Que de longs saules verts une chaîne captive...
Comme l'anneau léger qui retient sur la rive
La barque du pêcheur de Duingt.

Pour le comte de Val-d'Isère
Ce brillant manoir fut bâti,
Mais à la gentille ouvrière,
Avare et déloyal, il refusa le prix...
Vengeance! A Montrotier emportant sa colère,
Entre les deux châteaux, Blanche attira la guerre,
Et date depuis lors leur animosité.
Au foyer des Menthons noblement accueillie,

Blanche devint leur bon génie ,
Et défendit le toit de l'hospitalité.

Elle dort à présent : depuis l'heure charmante
Où l'œil fermé, cédant aux langueurs d'une amante ,
A la bouche d'Edmond ses baisers suspendus
Puisèrent le trouble et l'ivresse :
Dans la grotte sous l'eau, dont le voile caresse
Ses charmes demi-nus ,
Pour expier trop de tendresse ,
La pauvre Blanche a dû dormir cent ans et plus !

C'est là que vient le barde : au bord de la fontaine,
Sur la pierre grisâtre, il s'incline, et ses doigts
Effeuillent sur les flots la branche de verveine
Cueillie au matin dans les bois ;
Puis sur sa lyre il fait entendre
Un laï mélancolique et tendre,
Triste et cher souvenir des amours d'autrefois :

Soudain, sur l'onde frémissante
Monte une légère vapeur,
Et sous cette robe mouvante
Un fantôme apparaît, d'une pâle blancheur;
A son corsage encor pend la rose, fanée
Au souffle brûlant du désir;
Une larme, arrachée aux transports du plaisir,
Comme une perle abandonnée,
Reste encor sur sa joue; et son dernier soupir,
Dernière parole de l'ame,
Erre encor sur la bouche où des baisers de flamme
A peine éclos, l'ont fait mourir.

Le fantôme de Blanche, au bord de la fontaine,
Avec le vieil Edmond jusqu'au soir s'entretient
Dans un langage étrange, et qu'une oreille humaine
N'a jamais entendu de la voix d'un chrétien...
Seulement un berger, qui, vers la nuit tombante,
Ramenait ses troupeaux, par les bois entendit
Ces mots, que répétait la brise menaçante :

« La fille des Menthons d'un chanteur est l'amante,
» Que le sire de Duingt soit à toujours maudit! »

Et lorsque du beffroi le timbre séculaire
Sonna minuit, avec mystère
Devant le jeune pélerin,
Que le barde inflexible éconduit par la main,
Le pont-levis s'abaisse, et la herse est levée.

Bientôt Loïs, rêvant d'une triste pensée,
Lentement chevauchait vers les terres de Duingt.
Mais las! quand il fut jour à la tour isolée,
Le beau sire ne revint pas;
Et son amante désolée
Attendit vainement le doux bruit de ses pas.



TROISIÈME CHANT.

Le Lac.

LE LAC.

> Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et, en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main.
>
> (J.-J. ROUSSEAU.)

L'automne avait jeté sa guirlande nouvelle
Sur les coteaux : aimant toujours, toujours fidèle,
Isaure était venue au château de Menthon ;
Des aïeux de la damoiselle

Etait là le berceau : cet antique donjon
Montre encor, sur les murs de la tour suzeraine,
Effacée à demi, cette phrase hautaine :
« Le Christ n'était pas né, j'étais déjà baron ! »
Au premier crépuscule, Isaure
Pensive s'asseyait au balcon féodal,
Et languissante, et pâle, atteinte de ce mal,
De ce long mal d'amour qui brûle et qui dévore !...
Sous les brouillards légers du lac et du matin,
Déjà ses yeux cherchaient au lever de l'aurore
Le châtel du sire de Duingt,
Et ses yeux le cherchaient encore
Quand le jour s'éteignait à l'horizon lointain...

En ces temps reculés une épaisse verdure
Du beau lac de Neci couronnait la ceinture ;
Des monts environnans l'immense majesté
Dans le miroir d'azur réfléchissait plus sombre ;
Et les bras des sapins sillonnaient de leur ombre
Le contour du flot argenté.
Sur cette nature sauvage,

D'autres hommes et d'autres mœurs,
Les lois, les passions, les rêves d'un autre âge
Imprimaient d'austères couleurs.
Des officiers du comte aux portes de la ville
Voyez-vous s'agiter les brillans palefrois?
Avant que dans ces murs on lui donne un asile,
L'arquebuse à la main, les francs et fiers bourgeois,
Sur le saint missel des églises,
Au comte font jurer le maintien des franchises...
Sinon, la porte est close au seigneur discourtois!..
Voyez-vous ce bateau qui gagne le rivage?
Il porte à Saint-Germain dévot pélerinage;
La cloche fait tinter les échos d'alentour :
Aujourd'hui prêchera l'abbé du monastère;
Et sur le champ du pauvre, à sa douce prière,
Descendront la rosée et les bienfaits du jour.
Ecoutez! par les bois qui dominent l'enceinte
Du vieux d'Héré, la meute et les cris des veneurs
Résonnent, et des cors la belliqueuse plainte
D'une biche aux abois accompagne les pleurs!

Que veut ce mandiant tout couvert de poussière?
Il s'arrête sur le perron
Et de la dame du balcon
Implore la pitié par son humble prière :
A pas légers elle descend,
Mais tandis qu'elle met le denier de l'aumône
Dans le bonnet du mendiant,
Celui-ci s'incline et lui donne
Un billet sans adresse; à son pli de satin
Etaient un chiffre, une devise
Bien connus : de bonheur tremblante et de surprise,
Isaure le confie aux secrets de son sein,
Remonte à pas pressés l'escalier circulaire
Et seule lit ces mots : « A la pointe de Chère,
« Ma nacelle sera demain. »

Le lendemain sur les montagnes
Le fifre léger des hameaux
Aux champs ramenait les troupeaux;
Et la romance des campagnes
Montait au loin sur les coteaux :

« Descends ! descends, ô bachelette,
» Car que fais-tu, triste et seulette,
» Dans le manoir?
» Descends ! descends ! la barque est prête,
» Le ciel annonce un jour de fête...
» Je vais te voir !
» Le saule pleure sur la rive,
» Le vent est frais, l'onde plaintive,
» Et beau le jour;
» Dans ma voile un soupir arrive.
» Oh ! donne à l'ardeur la plus vive
» Soupir d'amour !...... »

Ainsi le batelier chantait sur sa nacelle ;
A sa voix sous l'ombrage une voix répondait,
Car déjà son amante au rendez-vous fidèle
Sur le bord de Chère attendait.

Le moment du retour fait oublier l'absence :
Soupirs inachevés, mots que le cœur commence,

Et qui, dans un baiser, vous perdez confondus !
Pur langage de l'ame, extase du silence !..
Ensemble, vous passiez dans leurs cœurs éperdus !
Puis se courbant autour de la taille d'Isaure,
Qui refuse à demi, cède et refuse encore,
Le bras du troubadour l'entraîne doucement
Vers son bateau léger, plus léger que le vent !..
Lors la naïve jouvencelle,
Pleurant d'amour et de pudeur,
Sous la voile de la nacelle
Vainement à Loïs veut cacher sa rougeur !..
L'heureux couple bien loin s'éloigne de la rive.
Lac chéri, berce-les sur ta vague plaintive !..
Vent, qui souffles des monts, donne-leur un soupir !
L'air a plus de parfums, le flot plus d'harmonie ;
L'écho va répétant : « Toujours ! toute la vie ! »
Et la voile toujours, toujours s'enfle au zéphir...

Cependant un brouillard se détache de l'onde ;
Il étend ses longs plis comme un vaste drapeau,
Roule et brunit les flots, et dans sa nuit profonde

Comme un tourbillon noir entraîne le bateau.
Oyez ce léger cri que balance la nue...
Et du rideau flottant résonne l'étendue...
Est-ce le vent du nord qui du vieux Montrotier
A parcouru les nobles salles ?
A-t-on troublé des morts les voûtes sépulcrales ?
Pourquoi l'arme d'un chevalier,
En frappant les arceaux, sur les immenses dalles
Soudain vient-elle de crier ?
Dans la tour sonne-t-on le beffroi des alarmes ?
Sur les chastes chevets, gardienne du soir,
Oh ! pourquoi verses-tu des larmes,
Madonne sainte du manoir ?..
Pourquoi ?.. Mais le soleil à son disque de flamme
Des vapeurs du matin suspend l'ardent faisceau ;
Le brouillard se dissipe : alors, ô noble dame !
Pourquoi pleurer ?.. pourquoi ta rame,
Beau sire, à faibles coups, tombe-t-elle sur l'eau ?

La barque lentement s'approchait du rivage :
Isaure d'une main a couvert son visage,

Où de la volupté se trahit la pâleur;
L'autre main va boucler la noire chevelure
Du fortuné Loïs, ou bien presser son cœur...
Sur la poupe gisait une blanche ceinture,
Avec les débris d'une fleur.

QUATRIÈME CHANT.

Le dernier Rendez-vous.

LE DERNIER RENDEZ-VOUS.

> La flamme des tisons pâlit; une lumière bleue courut sur la braise éteinte et s'évanouit. Un long cri retentit dans la cheminée rustique : le follet n'y était plus.
>
> (CH. NODIER.)

Le jour a fui, tout dort : la lune avec mystère
Prête sa lueur pâle au torrent du vallon;
Un nuage brumeux chassé par l'aquilon,
Comme un fantôme solitaire,

Passe rapidement sur l'étroit horizon;
Et l'on n'aperçoit plus qu'une faible lumière
Brillant comme une étoile au sommet du donjon.
Tout est silencieux dans l'antique demeure,
Le bon varlet de garde au fond du corridor,
Lui-même, sur sa lance appuyé, tombe et dort :
Qui donc peut veiller à cette heure,
Là-haut dans la tourelle, où ce feu luit encor?
Un rayon de la lune à travers la feuillée
Montre au détour, là-bas, de la route isolée,
Un coursier, dont la bride aux branches d'un sapin,
Roule ses glands dorés : sa dent ronge le frein;
Épaisse et blanche est sa crinière;
Il hennit, alors que le vent
Passe et siffle dans la clairière;
Son pied frappe le sol; à la brise légère
Son col dressé demande un cavalier absent.

Qui peut veiller si tard?.. Mais la clarté plus vive
Descend de la haute solive
Dans la chambre d'Isaure : un reflet radieux

De la lampe d'or qui scintille
Tombe sur une épée; un cimier immobile
De son panache noir couvre le prié-Dieu;
Un luth est à ses pieds; un mantel couleur rose,
Jeté négligemment, au bord du lit repose :
Silence ! Quel parfum !.. N'est-ce pas un soupir
Qui froisse les duvets où l'azur se déploie;
Est-ce un souffle de femme, ou celui du zéphir,
Qui vient de soulever les courtines de soie?..
Les rideaux entr'ouverts, dans leur discret contour,
Décèlent deux coussins : en dehors de la couche
Un bras de neige tombe; une petite bouche
De l'oreille voisine approche et dit : Amour!

Oh ! ne les troublons pas !.. jusqu'à l'aube nouvelle
Prolongez du bonheur les mystères charmans;
Assez vite du jour la lumière infidèle
Trahira le secret de vos enchantemens !

Mais déjà l'orient de ses feux se colore,
Hâtez-vous, le bonheur n'a pas de lendemain ;
A ton ami chéri donne un baiser encore...
Encore !... et que d'amour le songe s'évapore
Avec les voiles du matin !
Hâtez-vous ! car déjà le long de la colline
Un écho se réveille, et sur l'étroit sentier
Le pied d'un voyageur qui lentement chemine,
S'avance du côté des murs de Montrotier.
Le voyageur paraît sur la hauteur prochaine;
Il s'arrête, appuyé sur un pesant bourdon,
Et paraît fatigué d'une course lointaine :
Il est déjà bien vieux; à son manteau qui traîne
La misère poudreuse a jeté son haillon.
On dirait un pécheur que l'amour de sa dame
Ramène tout perclus du pays Sarrazin...
Mais que le ciel sauve son ame !..
Il n'a pas l'air séant à dévôt pélerin ;
Et son œil, vif encor d'une orgueilleuse flamme,
Domine la vallée en seigneur suzerain.

Voici venir un jeune page
Avec son corps frêle et tremblant,
Avec son bleu regard, son sourire d'enfant,
Avec sa voix de femme et son joli visage :
« Que mons saint Julien bénisse ton voyage ! »
Dit-il au voyageur qu'il salue en passant ;
« Mais les temps sont mauvais... malheur à qui s'absente !
» La fille des Menthons d'un chanteur est l'amante...
» Et que Dieu fasse paix au vieux sire Enguerrand ! »
A ces mots... c'était lui !.. le châtelain farouche
D'un geste a rejeté son manteau, son bourdon ;
Sa main brandit son glaive, et le cri de sa bouche,
Pareil à l'ouragan, tonne sur le vallon.

Cependant, descendu de la haute tourelle,
Aux baisers, aux pleurs de sa belle
Loïs se dérobait enfin,
Et faisait voler la poussière
Sous son blanc destrier à l'épaisse crinière,
Quand un fer tout à coup lui barre le chemin :
C'est celui d'Enguerrand !.. « Vil séducteur, arrête !

» Je veux faire sentir à ta folle de tête
» Combien pèse mon bras, surchargé d'un affront;
» Et je veux que ton luth, témoin de cette fête,
» Descende chez les morts célébrer mon renom.
» Mais que vois-je! de Duingt, sur ton écu sans gloire,
» La devise latine écrite en lettres d'or?..
» Que Notre-Dame-de-Victoire
» Ici me soit en aide! et guerre! guerre à mort!
» Oh! troubadour gabeur, attends! des jours funestes
» Je veux t'épargner le fardeau;
» Ton cimier connaîtra le flétrissant marteau,
» Et l'on verra pendre tes restes
» Aux bras d'un infâme poteau! »
Ainsi, de sang avide et vomissant l'injure,
Le fer levé, parlait le terrible baron;
Mais le sire de Duingt, à sa bonne monture
A fait sentir son éperon;
Le cheval élancé sur deux pieds se soulève,
Passe en bondissant sur le glaive,
Et fuit!.. Le jeune sire a respecté les jours
Du vieux père de son Isaure;
Lui, de rage écumant encore,
Avec force criait : « Partout Menthon! Toujours! »

Il suit le fugitif qui touchait à la rive
Où du torrent l'onde captive
Entre deux rochers noirs creuse un gouffre sans fond;
Le cavalier des yeux mesure leur distance,
Et déjà son cheval se lance,
Prêt à la traverser d'un bond.
Il allait échapper... lorsque le même page,
Qui tout à l'heure encor causait sur le chemin,
Saute sur le rocher, pousse un long cri sauvage,
Aux poils blancs du cheval se cramponne et s'attache
Comme les ongles d'un lutin :
Gare à toi, troubadour! tu vas laver ton crime
Dans l'eau bourbeuse du torrent!

C'en était fait... Loïs, suspendu sur l'abîme
Entre la vie et le néant,
Se recommande alors à sa sainte patronne,
A son épée aussi... Puis frappe un coup bien fort,

Et le long des rochers soudain tombe et résonne
Le pauvre page... Il était mort!

Hélas! qui veillera sur ta haute tourelle,
Manoir de Montrotier? et sur tes vieux donjons
Quelle autre fée en sentinelle
Dénoncera de loin enchanteurs ou félons?
Ce beau page était Blanche, à ses maîtres fidèle,
Morte pour venger les Menthons!

On dit qu'à ce moment suprême
Le vieux barde, paré d'un long feuillage blême,
Sur le rivage vint s'asseoir :
De sa légende alors la strophe dernière
Fit retentir long-temps la roche meurtrière...
Il s'éteignit le même soir.

Pourtant, son bon cheval à travers les campagnes
Emportait messire de Duingt;
Et le jour, et la nuit, sur les hautes montagnes,
Dans le lit des torrens, par les plaines sans fin,
Il galope toujours... la terre qu'il dévore
Semble fuir sous ses pas; et tout le monde ignore
Où pour le cavalier finira le chemin.

Comme le vautour dans son aire,
Le châtelain, rongé par la rouille des ans,
Dans son manoir désert établit son repaire,
D'où quelquefois, pour se distraire,
Ses serres descendaient détrousser les passans.

Mais dans une obscure vallée
D'où jaillissent de belles eaux,
Et que les sapins ont voilée
Du mystère de leurs rameaux,
Auprès de la cité voisine,

Sous le vocable saint de dame Catherine,
D'un cloître s'élevaient les gothiques arceaux :
C'est là que veuve d'espérance,
Isaure ensevelit ses jours ;
Son cœur endolori, par longue pénitence,
Expiait ses tendres amours.

Hélas ! bientôt... ce fut un dernier soir d'automne,
De la neige première en légers tourbillons,
A travers la forêt bruissaient les flocons,
Et du nord le vent monotone
Des vitraux colorés tirait de tristes sons ;
De grands cierges blafards semaient des clartés sombres,
Et des femmes allaient, lentes comme des ombres,
Tour à tour jeter l'eau sur un linceul glacé...
Qu'Isaure dorme en paix sous la terre bénie !
Dans l'orage, où s'en va cette feuille jaunie,
Son léger souffle avait passé.

Notes.

Sous la [illegible] de deux Cathédrales,
D'un cloître s'élevaient les gothiques arceaux
C'est là que veuve d'espérance,
Isaure consuma ses jours;
Son cœur endolori, par longue pénitence,
Expiait ses tendres amours.

Hélas! Bientôt, ce fut un dernier soir d'automne,
De la neige première en légers tourbillons,
À travers la forêt [illegible] les [illegible],
Et du nord le vent monotone
Des vitraux colorés tirait de tristes sons;
De grands cierges blafards semaient des clartés sombres,
Et des femmes allaient, lentes comme des ombres,
Tour à tour jeter l'eau sur un linceul glacé...
Qu'Isaure dorme en paix sous la terre bénie!
Dans l'orage, où s'en va cette feuille jaunie,
Son léger souffle avait passé.

NOTES.

NOTE 1, PAGE 13.

La tour de Montrotier se dresse vers les cieux.

Le château de Montrotier appartenait, dès 1675, à la famille de Menthon : un Réné de Menthon-Montrotier fut, à cette époque, député de la noblesse du Genevois pour prêter, en son nom, foi et hommage à la duchesse-régente, Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours ; et à l'extinction de la famille de Menthon, ses châteaux

et ses terres sont passés dans celle de MM. Veuillet, connus sous le nom de marquis d'Yenne. J'ignore si, dans des temps plus reculés, le château de Montrotier a appartenu à une maison distincte de celle de Menthon : mon ami le président Favre, à qui j'ai dû souvent un bienheureux sommeil, et que je cite ici par reconnaissance, a mis au nombre des plaideurs dont il nous a conservé les noms, un très-noble sire de Montrotier, chantre de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Genève; mais le silence de nos stériles historiens m'a autorisé à réunir sous un même seigneur les châteaux de Menthon et de Montrotier.

Ce dernier appartient aujourd'hui au vénérable père du colonel Dufour, l'un des citoyens les plus distingués de la Confédération helvétique.

NOTE 2, PAGE 18.

Au loin du Comte-Vert l'étendart se déploie.

C'est Amé VI, surnommé le Comte-Vert, le plus chevaleresque de nos princes.

NOTE 3, PAGE 18.

Enguerrand de Menthon de ces lointains dangers.

Menthon a donné son nom à l'une des plus nobles familles du Genevois; son illustration a été consacrée par ce quatrain populaire :

Ternier, Viry et Compey
Sont lez meillous maisons du Genevey ;
Sallanuvaz et Menthon
Ne lez cédont pas d'un botton.

NOTE 4, PAGE 20.

Garde-toi du sire de Duingt !

La maison de Duingt-la-Val-d'Isère a possédé le château de Duingt; il a passé successivement aux maisons de Luxembourg, de Monthoux et de Sales.

NOTE 5, PAGE 21.

Enfant, ignores-tu des haines de famille.

La tradition rapporte que l'ancien château de Duingt, dont on voit encore les ruines de la tour, a été détruit par les seigneurs de Menthon; on raconte aussi qu'à la même époque, ces terribles voisins détruisirent douze châteaux environnans.

NOTE 6, PAGE 21.

Il presse dans son gant les mains de son vieux barde.

Il semblera peut-être extraordinaire d'avoir placé un barde dans la Savoie; mais à l'époque de cette chronique, les Anglais occupaient et saccageaient une partie de la France; nos seigneurs avaient de fréquentes relations avec eux, surtout à la cour des ducs de Bourgogne; nos bandes savoisiennes ont croisé le fer sur les champs de Crécy et d'Azincourt; enfin, M. Dal Pozzo, dans son savant ouvrage sur les anciennes

assemblées des Allobroges, a démontré que les barons de la Savoie formaient une aristocratie aussi libre, aussi fière, aussi turbulente que celle qui a conquis la grande charte d'Angleterre : j'ai donc pu supposer, sans trop d'invraisemblance, qu'un barde avait aussi chanté dans les manoirs de nos barons, si puissans et si belliqueux. D'ailleurs, le nom de barde rappelle une poésie essentiellement guerrière, sombre et religieuse : or, tel a dû être son caractère au milieu de la nature sauvage et brumeuse des Alpes, et je ne connais qu'un seul troubadour né en Savoie, encore c'était une femme : l'épouse de Bérenger de Provence.

NOTE 7, PAGE 21.

Enguerrand investit du glaive et de la hart.

M. Dal Pozzo, dans son ouvrage déjà cité, signale les barons de Viry, de Compey, de Menthon, de Sallenôves, comme vassaux immédiats en Genevois au douzième siècle. J'ai eu entre les mains une charte qui concédait à deux demoi-

selles de Reydet le *droit* d'élever, dans leur domaine, *fourches patibulaires sur piloris et quatre piliers.*

NOTE 8, PAGE 24.

Aux moines joyeux de Talloires.

Leur gaîté est historique; saint François de Sales fit de vains efforts pour la tempérer.

NOTE 9, PAGE 32.

De la montagne dans la plaine.

Le pont *dès Liasses*.

NOTE 10, PAGE 34.

Il est, près du manoir, une grotte profonde.

La fosse et la grotte dite *Chambre de l'Émigré*,

parce qu'on rapporte qu'elle a caché un proscrit pendant la révolution.

Les sites de Montrotier ne peuvent être décrits, il faut les voir.

NOTE 11, PAGE 36.

Un jour, d'un coup de sa baguette.

Une croyance populaire attribue aux fées la construction du château de Duingt : elles ne demandaient que du sel et du beurre pour jeter un pont jusqu'à Talloires, mais le seigneur de Duingt n'a pas voulu leur adjuger ce prix ſait.

NOTE 12, PAGE 44.

Le Christ n'était pas né, j'étais déjà baron.

Ce vers est la traduction d'une inscription que l'on dit exister dans une des tours du château de Menthon : « *Ante natum Christum jàm baro natus eram.* »

NOTE 13, PAGE 44.

Du beau lac de Neci couronnait la ceinture.

J'ai préféré cette vieille dénomination à celle plus moderne et moins harmonieuse d'Annecy, qui s'appelait encore *Nici* ou *Nissi* : plusieurs lettres de saint François de Sales sont datées de *Neci*; et on trouve, dans les œuvres de Marot, un sonnet adressé à *Madame la comtesse de la Barme, près de Neci, en Genevois*.

NOTE 14, PAGE 45.

Des officiers du comte aux portes de la ville.

Je n'ai pu me défendre de donner ce souvenir aux anciennes franchises de nos communes, et j'ai fait allusion à un trait historique, quoique j'en aie déplacé le théâtre : au commencement du quinzième siècle, les syndics et les bourgeois

de la Roche refusèrent l'entrée de leur ville au prince Louis de Savoie, venu pour en prendre possession, et qui ne voulait pas jurer l'observation de ses franchises.

NOTE 15, PAGE 57.

Que mons saint Julien bénisse ton voyage.

Les titres de monsieur, mons et monseigneur, étaient appliqués aux saints; on disait à une sainte, *madame*. Notre compilateur Bailly traite du serment prêté sur les reliques de *monseigneur saint Antoine*. Tout le monde sait par cœur le joli conte de Lafontaine, et l'oraison de ce Renaud d'Ast qui,

... Grace à Dieu, et monsieur saint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.

NOTE 16, PAGE 58.

La devise latine écrite en lettres d'or.

Cette devise était : *Partantur stemmata cœla*.

NOTE 17, PAGE 58.

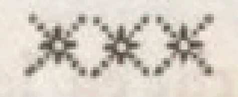
Avec force criait : Partout Menthon ! Toujours !

La devise des seigneurs de Menthon était : *Toujours*, ou *Partout Menthon !*

NOTE 18, PAGE 61.

Comme le vautour dans son aire.

La Savoie compte aussi ses seigneurs pillards et voleurs : je citerai seulement ceux de Briançon, qui avaient fermé la vallée de Tarentaise par une porte de fer, et ceux de Mont-Mayeur, qui avaient pris pour devise ces mots expressifs : *Unguibus et rostro.*



BLUETTES.

UN PETIT SAVOYARD

A M. ALEX. GUIRAUD,

AUTEUR DU PETIT SAVOYARD.

A peine il était jour : les brouillards du matin
Se promenaient encore au fond de la vallée,
Et dans nos toits aigus, sous la paille roulée,
Les vents sifflaient : la neige entravait le chemin;

Sans bruit nous descendions le coteau solitaire :
Sur le seuil gémissaient les vieillards attendris.
« Adieu village, adieu chaumière! »
Bien loin, tout seuls, pauvres petits,
Nous emportions notre misère...

Mais sous l'abri mouvant dépouillé de ses fleurs,
Vers le roc moussu de la rive
Où le pâtre s'incline, et, d'une voix plaintive,
Appelle, en se signant, la *Dame des douleurs*,
En cercle, on s'agenouille autour de la chapelle,
Et notre vieux curé, d'une voix solennelle :
« Courage, enfans! partez! Dieu vous protégera!
» Gardez l'honneur et l'espérance!
» Vous avez des amis en France,
» J'en connais un surtout... le ciel le bénira! »
A ces mots : « France... Ami » sa paupière affaiblie
Baignait de pleurs religieux
Un livre... C'est celui qu'à la mélancolie
Dicta l'amour des malheureux :
Dès lors je connus de ta lyre

Les accens bien simples, bien doux,
Et mon cœur rendait grace à l'ange qui t'inspire,
Charmant poète de Limoux!
Plus tard, au beau pays de France,
Sous l'aile de la charité,
Ton nom, comme un parfum, jusques aux cieux porté,
Résonnait sur les voix de la reconnaissance :
Duval, et Fénélon, et Guiraud tour à tour *,
Noms sacrés parmi nous, volaient de bouche en bouche,
Et la vierge qui veille au-dessus de ma couche,
Souriait à nos vœux d'amour!

Mais j'ai revu de mon village
Le clocher tout couvert des mousses d'autrefois;
J'ai revu nos sapins, la chapelle des bois :
Mon bras vient de suspendre aux grilles de feuillage
Le vieux bâton du pélerin,
Et la boîte où gisait ma fidèle compagne,
La marmotte de la montagne
Sans revoir le pays, hélas! *morte de faim.*

* Bienfaiteurs de l'œuvre des petits savoyards.

Rassemblés, vers le soir, à l'ombre du vieux chêne,
Je redis ta complainte aux anciens du hameau :
On te bénit, l'on pleure; et la matrone à peine
Tourne d'un doigt léger le mobile fuseau;
Et, si jamais tu viens au vallon de nos pères,
La fille du chalet, de roses printannières,
De citises cueillis dans nos champs parfumés,
Promet d'orner les bords de la coupe de hêtre,
Où d'un lait pur, nectar champêtre,
Sa main te versera de longs flots embaumés!

Alors que les vents en furie
Arrachent la feuille flétrie
Aux dômes jaunissans des grands bois agités;
Quand le torrent sur la prairie
Roule ses flots précipités,
Seul, je relis tes vers; seul, à la nuit tombante...
Mais tes chants sont plaintifs comme un dernier soupir

Qu'une lèvre pâle et mourante
Donne à ceux qui doivent mourir !
Serais-tu malheureux ? Hé quoi ! dans la *grand'ville*,
Contre les froids ennuis, les chagrins dévorans,
Ni les vertus, ni les talens,
Ne sauraient donc trouver d'asile ?
Mon curé le disait ; mais il disait aussi :
Que le *grand crucifix*, dans nos forêts lointaines,
Gardien du vallon, et par le temps noirci,
Aimait à soulager le pauvre dans ses peines !
Hé bien ! je lui dirai tes soins purs et touchans,
Tes regrets, tes larmes amères,
Et le Christ du foyer, le Dieu des pauvres mères,
Consolera l'ami de leurs petits enfans.

LE PRINTEMPS.

Tout renaît pour aimer encore ;
L'air palpite de volupté ;
Et même la beauté
D'un feu plus vermeil se colore.

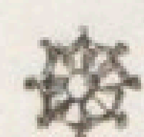
Hélas! aux premiers froids je la vis se flétrir;
Le front voilé d'une pâleur mortelle,
Toujours elle était belle...
Mais sa voix n'était qu'un soupir!

Un jour, il m'en souvient, sa marche languissante
La traînait presque mourante
Au rosier du jardin,
Dont le brouillard du matin
Avait outragé la couronne,
Et livré les débris au soufle de l'automne,
Qui les jetait sur le chemin.

Elle, d'une lèvre affaiblie,
Dans la coupe fleurie,
Demandait les parfums d'une nouvelle vie,
Mais demandait en vain!
Et je disais : « Avant le rosier de l'automne,
» Avant ces gazons jaunissans,

» Peut-être je verrai tomber sur sa couronne
» La fleur à son printemps ! »

Mais bientôt un air plus limpide
Humecta jusqu'au sein le calice embaumé :
Sa tige se leva... Le zéphir parfumé
La caressait d'une aile humide ;
Alors renaissaient les beaux jours,
Alors les fleurs couvraient la terre,
Alors planait aux cieux la colombe légère :
Salut à la saison des fleurs et des amours !..



NELLY LA SORCIÈRE.

Dans les chaumières du village,
Nelly n'a-t-elle point d'amans?
Nelly compte à peine vingt ans...
Est-il de sorcière à cet âge?

« Le son joyeux des flageolets
» Jamais ne l'accompagne aux plus beaux jours de fête ;
» Elle dédaigne nos bouquets,
» Et des fleurs cependant toujours parent sa tête....
» L'on m'a dit qu'un berger du village voisin
» Vient à sa tresse blonde, avant l'aube nouvelle,
» Des roses du canton attacher la plus belle...
» Mais qui sait? le monde est malin,
» Puis, ce berger est son cousin,
» Et, soit dit entre nous, devient sorcier comme elle!

» Tous les soirs, quand la cloche a tinté l'angelus,
» Dans la tour solitaire, à travers les décombres,
» Nelly passe et repasse; on voit comme deux ombres!..
» Elle jette aux échos des accens inconnus;
» Son œil de feu rit de l'orage;
» On la voit seule errer quand l'aquilon sauvage
» Pousse dans le bercail les troupeaux éperdus!
» Mais chut!.. elle a, sur nous, allongé ses paupières...
« Ces gens-là, dit-on, n'aiment pas
» Qu'on s'occupe de leurs affaires;

» Au revoir! de mes bœufs je cours hâter le pas. »
A ces mots, en sifflant sa rustique romance,
Le peureux laboureur me quitte; et de Nelly
J'entends la voix... N'est-ce qu'une apparence?
La peur se communique : aurais-je peur aussi?
Oh non! N'ai-je pas eu, dès mes saisons premières,
Malgré le souvenir de tous leurs mauvais tours,
Pour les jeunes sorcières,
Un peu de tendresse toujours?

Il est minuit : suivons le chemin solitaire;
De la lune un faible rayon
Blanchit les fleurs de la bruyère,
L'écho ne répond plus : tout repose au vallon.
Mais sous la vieille tour, à côté du vieux chêne,
Est-ce Nelly? Son pied semble toucher à peine
L'herbe du tapis verdoyant;
Le vent de son humide haleine
Soulève son voile ondoyant;
Elle court, regarde, s'arrête,
S'assied, se lève, va, revient;

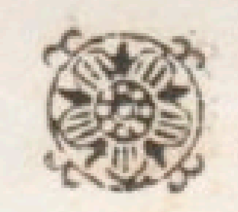
On dirait qu'elle s'entretient
Avec l'esprit de la tempête !
Silence !.. Le génie est aux pieds de Nelly...
Mais il a de beaux yeux... mais sa voix est bien douce !
Nelly tendrement le repousse :
Oh ! pour un diable est-il poli !..
Silence !.. Il met des fleurs au nœud de la bergère...
Elle, faible, tremblante, expire dans ses bras...
Par satan !.. la belle est sorcière !
Pour ne pas troubler ce mystère,
Eloignons-nous, ne causons pas.

❁

A MON AMI.

La vie est un léger rameau :
Parfois ses feuilles sont fanées;
Parfois des fleurs; mais les années
Jonchent de leurs débris la route du tombeau :

Pour nous quelques fleurs sont écloses,
Effeuillons-les d'un doigt distrait!..
Ami ! joignons nos mains pour en couvrir ces roses...
Le vent du soir les chasserait.



UN DERNIER JOUR.

Me croyant revenu de mes jeunes erreurs,
J'avais repris gaîment la route du village;
Libre, fier, plein d'espoir comme on l'est à mon âge,
Je méprisais l'amour et ses vaines douleurs :

Tout à coup, sur le seuil je m'arrête... C'est elle!
Mon regard rencontre le sien :
La voilà toujours aussi belle...
Comme autrefois encore elle me tend la main!
Je ne veux plus aimer; pourtant l'enchanteresse
Conduit mes pas rêveurs au détour de nos bois.
Pressé de souvenirs, je me tais dans l'ivresse;
Elle parle... comme autrefois!

Le lendemain, mes pieds s'attachaient à la rive :
J'ouvris d'un doigt distrait la chaîne du bateau;
La rame, obéissant à mon ame pensive,
A faibles coups tombait sur l'eau;
Sur le lac un brouillard se formait en nuage,
Mais je voyais la douce image
Se balancer sur les vapeurs.
La barque s'enfonçait sous une ombre incertaine...
Mais toujours devant moi, l'image aérienne
Entr'ouvrait les flots séducteurs!

De nouveau poursuivrai-je une illusion chérie?
Il est trop tard, il faut partir!..
Ah! c'est à l'heure de mourir
Que l'homme reconnaît tout le prix de la vie.



LA FLUTE.

Instrument léger des pasteurs,
Que ta douce voix se marie
A tous les transports de la vie,
A tous les chants de ses douleurs!

Entendez-vous, sous le bocage,
Le soupir que l'écho volage
Dans le vieux chêne a répété?
C'est le délire d'une amante,
Qui, d'une lèvre défaillante,
Vibre des sons de volupté...
Écoutez par les nuits d'automne,
Ce cri plaintif et monotone
Qui se balance dans les cieux...
On dirait qu'un esprit gémit sous les tempêtes,
Et qu'il jette, en passant, les roses de nos fêtes
Sur un tombeau silencieux!

Fidèle ami de la bergère,
Instrument léger des pasteurs,
Mêle ton hymne passagère
A nos plaisirs, à nos douleurs.

De nos jeunes beautés la foule enchanteresse,
Un soir du vieux chalet parfumait l'alentour;
On dressait sur des fleurs la coupe de l'ivresse,
Et j'étais là pensif... Qui n'a rêvé d'amour?
Un son qui s'élevait de la vague profonde
Vint tout à coup sur le rocher,
Comme l'accent d'un autre monde,
A nos oreilles murmurer :
Jouet mélodieux des échos du rivage,
Il monte, s'affaiblit, passe dans le zéphir,
Et sur mon cœur revient mourir
Avec les rêves du jeune âge...

Instrument léger des pasteurs,
Que ta douce voix se marie
A tous les transports de la vie,
A tous les chants de ses douleurs?



LE CHEVRIER DES ALPES.

Sous l'ombre immense du rocher,
Un pâle reste de verdure
Se mêle aux neiges du glacier :
Aux lieux où l'on dirait que finit la nature,

Pend la hutte du chevrier :
Quelques rameaux brisés forment le toit sauvage ;
La feuille sèche, dont l'orage
Dépouilla les forêts, forme sa couche : il dort,
Et sans l'éveiller, la tourmente
Roulant à ses côtés comme une autre bacchante,
Jette sur le hameau l'avalanche et la mort !

Parfois le chevrier, du seuil de sa chaumière,
Voit la lune prêter sa tremblante lumière
Au torrent qui rugit dans le creux du vallon :
Il suit d'un œil distrait la rapide carrière,
Des nuages brumeux que pousse l'aquilon.

Je disais autrefois : « Sous la hutte sauvage,
» Heureux si je voyais s'écouler tous mes jours !
» J'aurais, pour mes jeunes amours,
» Les fleurs de l'églantier, la couche de feuillage.
» Oh ! le ciel près de nous a placé le bonheur :

» Le lait de mon troupeau, l'air pur de la montagne,
» Et le souris d'une compagne,
» Ne serait-ce pas trop pour remplir un seul cœur? »
Mais du vieux chevrier, sur l'écho de la plaine,
Le chant plaintif vint murmurer...
Aux cités, aux déserts, partout la voix humaine
A des douleurs à soupirer!



LA VOLUPTÉ.

Las ! jamais je n'ai sur sa bouche
Puisé la vie et le bonheur ;
Mollement pressé sur sa couche ,
Mes doigts n'ont jamais fleur à fleur

Brisé sa parure odorante;
Jamais, sous une main brûlante,
Je n'ai senti vibrer son cœur...
Jamais!.. et mon œil se colore
D'un sang bouillant, impétueux!
Dans mes veines circule une ardeur qui dévore,
Vingt printemps sur ma tête ont versé tous leurs feux!
Femme, qui que tu sois! ange plein d'harmonie
Qui doit sécher mes pleurs à ton souffle divin!
Ou bien, esprit déchu dont la froide magie
Dans la coupe de notre vie
Lentement des poisons exprime le venin!
Femme! viens sur mon cœur... il bat... il bat d'ivresse!
Laisse-moi de ta gorge effleurer les contours...
Laisse-moi savourer ton ame!.. Enchanteresse!
Sans doute tu seras légère en tes amours...
Plus tard, tu dois plus tard m'abreuver de tristesse...
Mais pour une heure encore embrâse mon sommeil!
Encore... un jour encor, que ta voix me caresse!
Si je dors dans tes bras, qu'importe le réveil?

LA MARGUERITE.

Du présent sur le sable inscrire la promesse,
Dans l'ombre du matin voir le passé mourir,
C'est le sort de ce monde!.. Et l'humaine faiblesse
Dans une fleur d'un jour consulte l'avenir.

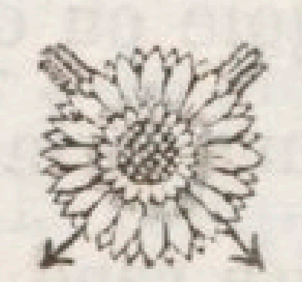
Les astres sont muets, ou couverts d'un nuage;
La Sibylle a fermé son antre de vapeurs;
N'allez pas consulter les vieilles du village,
Leur rire est infernal, leurs propos sont moqueurs :
Ici-bas, le plus sûr présage
Est encore écrit sur des fleurs...

Savourons leurs parfums au banquet de la vie,
Des longs cheveux de la beauté
Détachons une rose!.. Enfans de la folie,
Enivrons-nous d'amour, de gloire et d'ambroisie
Sur le sein de la volupté;
Voyons sans les compter les heures fugitives
Tomber dans le gouffre sans fin,
Comme ce pampre vert qui du front des convives
Glisse dans l'urne du festin!

Jouir est le secret du sage !
Mais hélas ! toujours mécontent
L'homme de l'inconnu veut percer le nuage,
Et mesurer l'abîme avec ses bras d'enfant !

Hé bien ! vous dont l'ame est émue
Par le rêve des nuits ou la brise du jour,
Vous qui changez comme la nue,
Bonnes gens qui souffrez d'amour,
Ecoutez-moi : Dans la vallée,
Sur le pré verdoyant croît une blanche fleur,
Dont la feuille dernière, aux zéphirs envolée,
Vous prédira joie ou douleur.
Vous tous qu'une larme épouvante
Et qu'un sourire rend heureux,
Cueillez la marguerite, et cette fleur savante,
Jeune homme, te dira combien ta jeune amante
Après toi prendra d'amoureux...
A vous, la belle,
Si votre ami sera fidèle
Un jour ou... deux.

O vous dont la pensée est la toile d'un songe
Qu'enfante le caprice et qu'emporte le vent !
Vous qui parez un vain mensonge
Du nom pompeux de sentiment !
Hâtez-vous ! et prêtez une oreille attentive
A la parole fugitive
Qui va révéler l'avenir ;
Hâtez-vous ! hâtez-vous ! car bientôt l'inconstance
Aura changé vos cœurs, et l'automne s'avance...
Feuilles et fleurs s'en vont mourir !



A MA SOEUR.

Jeune fille aux yeux noirs, des voix de tes compagnes
N'entends-tu pas les chants dans les airs élancés?
Pourquoi fuis-tu leurs jeux?.. Dans nos vertes campagnes
Va donc unir tes pas à leurs pas cadencés!

Le rire va si bien aux lèvres de ton âge,
Nul amer souvenir n'en froisse le contour;
La vie a son matin doux comme ton visage,
Chante !.. Hélas ! assez tôt tu dois pleurer un jour !..
Mais est-il vrai, ma sœur, qu'avec indifférence
Tu vois à tes côtés s'agiter le plaisir?
Que lasse du présent et lasse d'espérance,
Tu berces ta paresse, et dors sans avenir?
Est-il vrai que déjà sous ta longue paupière
Roulent des pleurs secrets qui tombent à l'écart?
On dit que la pâleur d'une gaze légère
A voilé ton front pur... image de ma mère,
As-tu son lent sourire et son triste regard?

Mais peut-être un lutin, fils léger du mensonge,
De sa couche de rose est volé jusqu'à toi?
Ou peut-être l'aile d'un songe
En passant sur tes yeux a causé ton effroi?
Oh! si comme un roseau, frêle jouet de l'onde,
Ta tête penche à l'air, et tremble au moindre bruit...
Et si ton œil se trouble en regardant le monde...

Viens ! accours dans mes bras, qu'ils te servent d'appui !
Jeune fille, descends dans nos vertes campagnes,
Va cueillir en chantant des fleurs pour tes cheveux;
        Va partager de tes compagnes
La folâtre gaîté, l'innocence et les jeux !



LA NOUVELLE ANNÉE.

Dans mon obscur réduit se glissant ce matin,
Et voilée à demi d'une gaze légère,
Une femme est venue avec un doux mystère
Entr'ouvrir mes rideaux et me tendre la main;

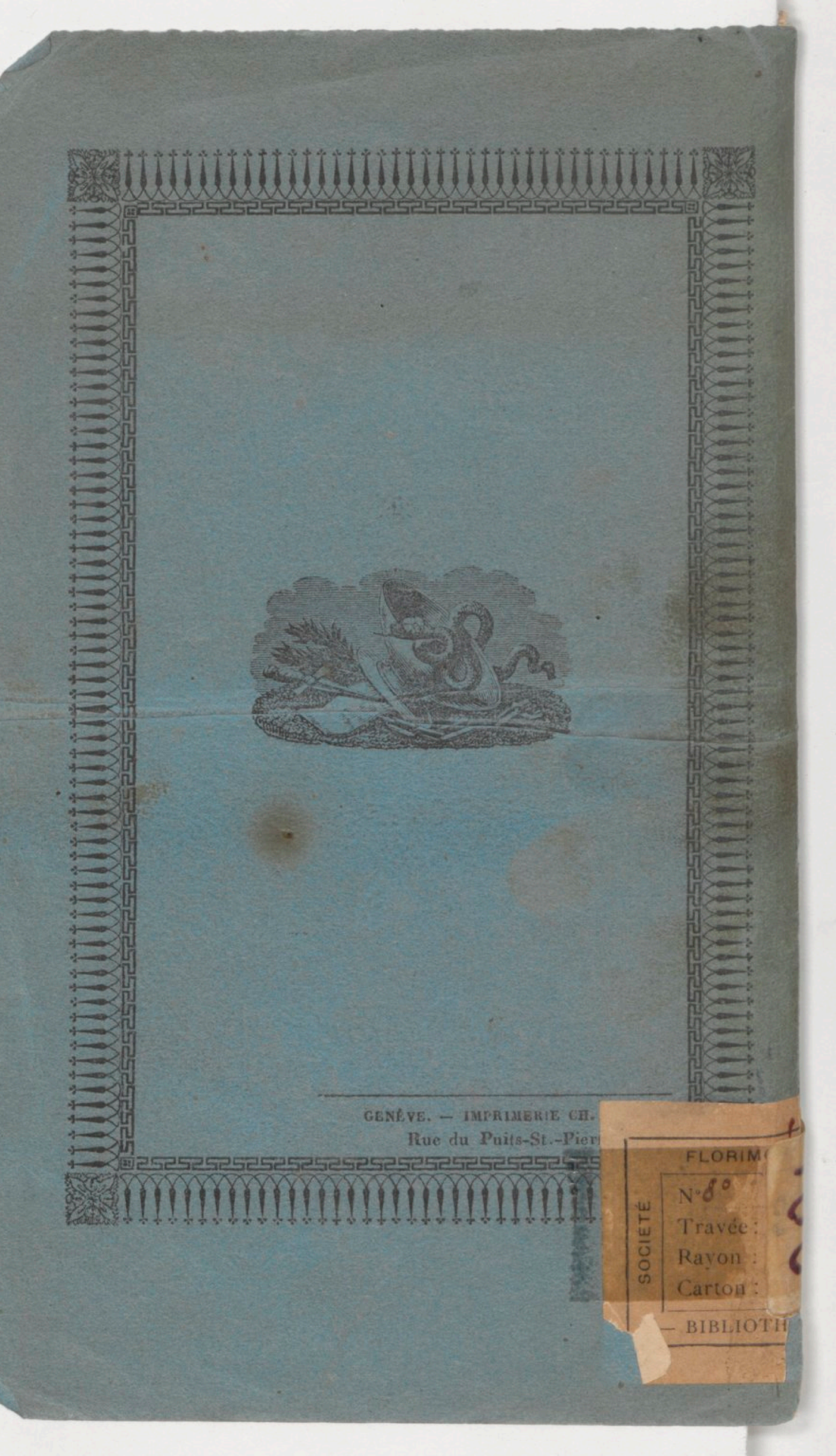
Elle était jeune, et l'espérance
Soupirait dans sa voix des sons harmonieux;
Son regard souriait, mais un peu de souffrance
Pleurait dans le fond de ses yeux :

« Poète, adieu, s'écria-t-elle;
» Sur mes pas il faut t'élancer;
» Dans sa course le temps m'appelle,
» Salut! Je suis l'aube nouvelle,
» Le nouvel an va commencer :
» Vois ces fleurs qui parent ma tête,
» Les songes caressans vont composer ma cour,
» Je brille de l'éclat du jour,
» Et je vivrai long-temps !.. Suis-moi, jeune poète,
» Des lauriers la guirlande est prête,
» Et je promets beaucoup d'amour !..

— « Hé va! lui dis-je, jeune folle!
— » Elle était belle aussi ta sœur...

» Elle aussi modulait cette douce parole
» Qui remet l'espérance au cœur ;
» Sur ses pas effeuillant des roses,
» Les amours la berçaient sur l'aile du plaisir :
» Où sont-ils maintenant ? Un souffle peut flétrir
» Tes fleurs à peine écloses ;
» Tu crois vivre long-temps... Ta sœur vient de mourir ! »

FIN.



GENÈVE. — IMPRIMERIE CH.
Rue du Puits-St.-Pierr